

Recension : Julien Bonhomme. Paru dans *L'Homme* n°179, 2006.

Witchcraft, Violence, and Democracy in South Africa

Adam Ashforth

(Chicago : The University of Chicago Press, 2005)

Ce livre fait pendant à *Madumo, a Man Bewitched* (Chicago, University of Chicago Press, 2000), précédent ouvrage d'Adam Ashforth qui relatait un cas singulier de sorcellerie. Ce nouvel ouvrage a pour ambition de fournir un cadre plus général pour comprendre ce que cela veut dire que de "vivre dans un monde peuplé de sorciers". Politiste autant qu'anthropologue, l'auteur analyse également la façon dont la sorcellerie affecte le processus démocratique de l'Afrique du Sud post-apartheid. Ce travail repose sur une expérience ethnographique poursuivie depuis 1990 à Soweto, township emblématique de la résistance à l'apartheid qui est aujourd'hui devenu une banlieue ordinaire de Johannesburg. L'ouvrage est ainsi pris dans une tension entre la singularité locale de Soweto et son exemplarité. Se démarquant du biais rural des études africanistes, l'auteur fait en effet de ce township d'un million et demi d'habitants un épice centre représentatif de l'Afrique contemporaine. Il s'inscrit en cela dans le courant des *postcolonial studies* qui insiste sur la modernité urbaine de la sorcellerie africaine¹.

Partant de son étonnement de chercheur qui "n'avait jamais vécu auparavant dans un monde peuplé de sorciers" (xii), A. Ashforth cherche à rendre compte de l'omniprésence de la sorcellerie dans la vie quotidienne à Soweto en restant au plus près de l'expérience des acteurs. Il propose pour ce faire d'en parler en termes d'insécurité spirituelle (*spiritual insecurity*). Clef de voûte analytique de tout l'ouvrage, ce concept taillé sur mesure doit permettre d'éviter le problème rebattu de la croyance et de ses deux corollaires : la rationalité

¹ Ce courant "Sorcellerie et Modernité" a pris une place importante dans les études africanistes depuis les travaux de Jean & John Comaroff (*Modernity and its Malcontents*, Chicago, University of Chicago Press, 1993) et de Peter Geschiere (*Sorcellerie et Politique en Afrique*, Paris, Karthala, 1995).

(les gens qui croient à la sorcellerie sont-ils *rationnels* ?) et la modernité (pourquoi les gens croient-ils *encore* à la sorcellerie ?). La sorcellerie est en effet une affaire moins de croyance que de justice et de sécurité (ou plutôt d'injustice et d'insécurité). S'inscrivant dans une tradition anthropologique des plus classiques, l'auteur fait ainsi de la sorcellerie une réponse aux questions sur le sens de la souffrance et de l'infortune.

La première partie de l'ouvrage (*Soweto*) montre comment la sorcellerie et l'insécurité spirituelle sont liées aux formes les plus ordinaires de l'insécurité sociale et matérielle. Vivre à Soweto, c'est en effet faire l'expérience d'une insécurité et d'une injustice au quotidien. La violence, ou du moins la menace de violence, y est permanente : mieux vaut donc toujours garder à l'esprit la possible malveillance d'autrui. La vie à Soweto est en outre durement affectée par la maladie, notamment le VIH-SIDA qui est d'autant plus aisément interprété en termes sorcellaires que le langage virologique parle lui-même d'attaque virale et de défense immunitaire. De plus, l'accroissement dramatique des inégalités ayant accompagné l'enrichissement rapide d'une bourgeoisie noire a mis à mal le système de redistribution et de réciprocité entre parents, amis et voisins au principe de la solidarité traditionnelle. La jalousie et le ressentiment qui en découlent renforcent en retour la prégnance de la sorcellerie. Corrélativement, la fin de l'apartheid a entraîné la substitution d'une explication collective et politique de l'infortune par une interprétation plus individualiste et sorcellaire. Tout cela fait que, selon les habitants de Soweto, la sorcellerie a singulièrement augmenté depuis le tournant démocratique de 1994.

Après avoir dégagé le lien entre sorcellerie et insécurité, la deuxième partie du livre (*Sources of spiritual insecurity*) précise les différents registres de l'insécurité spirituelle. La sorcellerie n'est en effet qu'une forme parmi d'autres de l'insécurité spirituelle, cette dernière étant définie plus largement comme la crainte incessante d'être exposé à des forces invisibles ("*a sense of exposure to invisible forces*", p.24). Cette menace inclut également : les

substances fétiches (*muthi*) fabriquées par un guérisseur qui peut aussi bien se révéler être un sorcier (chapitre 6) ; les souillures invisibles qui imposent un constant travail de purification (chapitre 7) ; les esprits qui sont de plus en plus diabolisés sous l'effet des Églises, notamment pentecôtistes (chapitre 8) ; les ancêtres qui sont de moins en moins capables d'assurer la protection de la communauté (chapitre 9). Ces multiples forces invisibles entraînent une vulnérabilité spirituelle de la personne (chapitre 10) et confortent par là même le “*big business*” des entrepreneurs de sécurité spirituelle que sont les guérisseurs traditionnels et les Églises indépendantes africaines.

L'insécurité spirituelle naît ainsi d'une angoisse épistémique (*epistemic anxiety*) quant à l'omniprésence dans la vie quotidienne de forces invisibles dont on ne peut avoir une connaissance qu'incertaine et confuse (“*a sense of unease arising from the condition of knowing that invisible forces are acting upon one's life but not knowing what they are or how to relate them*”, p.127). La sorcellerie conjoint en effet la certitude de sa réalité et l'incertitude quant aux acteurs et à leurs actes toujours occultes. Seuls les experts, c'est-à-dire les guérisseurs et les sorciers eux-mêmes, sont censés savoir exactement ce qu'il en est ; les autres sont condamnés à vivre en présumant constamment la capacité occulte de malveillance d'autrui². Or, il faut envisager la sorcellerie du point de vue de la majorité de ceux qui ignorent la tradition. De là vient le parti pris anti-culturaliste de l'auteur : la sorcellerie ne doit pas être rapportée à un système organisé de croyances que l'on serait bien en mal de trouver dans le *melting-pot* ethnique de Soweto, mais plutôt à l'injustice et à l'insécurité vécues au quotidien et aux schèmes d'interprétation souvent incertains et confus mobilisés pour en rendre compte.

² Cela amène l'auteur à réviser la philosophie de l'*ubuntu* qui défend un supposé humanisme africain contre l'individualisme occidental. A la maxime positive de l'*ubuntu* qui affirme qu'“une personne n'est personne qu'à travers d'autres personnes”, l'auteur ajoute un corollaire négatif : “...parce que ces dernières peuvent la tuer”.

La dernière partie du livre (*Spiritual insecurity and the State*) montre qu'insécurité spirituelle et sorcellerie représentent un défi dangereux pour le gouvernement démocratique de l'Afrique du Sud au moment où retombe l'euphorie du milieu des années 1990. Analysant le dispositif légal du *Suppression of Witchcraft Act* hérité de la colonisation britannique qui a conduit aux impasses du traitement judiciaire de la sorcellerie (chapitre 11), mais aussi les ambiguïtés de la politique d'incorporation – sur recommandation de l'OMS – des “tradipraticiens” dans le système de soin (chapitre 12), l'auteur souligne les errements de l'État sud-africain concernant la prise en compte de la sorcellerie. Il prévoit pourtant qu'il est risqué pour un gouvernement d'ignorer le problème de l'insécurité spirituelle de ses concitoyens, car cela leur fait penser que l'État est au mieux faible et au pire complice. Alors que les deux premières parties de l'ouvrage n'évitaient pas les longueurs et les répétitions, cette dernière partie trop brève aurait en revanche pu bénéficier de plus amples développements afin de mieux articuler l'injustice quotidienne vécue à Soweto et les exigences de justice d'un État de droit moderne. On peut également reprocher à l'auteur – et c'est là la principale critique adressée à un livre autrement fort riche et captivant – l'imprécision du concept central d'insécurité spirituelle (notamment le flou d'une définition en termes de “forces invisibles”). Liée à l'insécurité sociale et matérielle sans lui être réductible, incluant la sorcellerie sans s'y résumer, l'insécurité spirituelle ressemble trop à une catégorie fourre-tout aussi occulte que la sorcellerie elle-même.